

Caractéristiques spécifiques de la pulsion de mort dans les sociétés contemporaines et les organisations modernes

EUGÈNE ENRIQUEZI

Sigmund Freud a présenté de manière insistante, à partir de 1920 (dans *Au-delà du principe de plaisir*) et de 1930 (*Malaise dans la culture*) l'hypothèse de la présence, dans l'espèce humaine, dans l'individu, dans les institutions sociales, de deux pulsions (entités quasi métaphysiques) antagonistes : la pulsion de vie (Éros) et la pulsion de mort (Thanatos) reprenant ainsi à son compte et approfondissant l'idée formulée il y a plus de deux mille ans par Empédocle d'Agrigente selon laquelle l'univers serait conduit par deux causes : l'amour et la haine.

L'hypothèse freudienne n'a pas été accueillie favorablement par tous les psychanalystes et encore moins par les chercheurs des sciences humaines. Certes, l'idée d'une pulsion de vie (Éros) n'a véritablement choqué personne, car Freud ne faisait que donner un autre nom à la libido qui était un élément central de sa théorie. L'amour, le lien affectif, l'amicalité, la "philia" chère aux anciens Grecs a depuis longtemps été considéré comme une force nécessaire au lien social. Même les précurseurs de la sociologie (science qui pourtant a essayé pendant longtemps d'étudier, suivant le précepte de Durkheim "les faits sociaux comme des choses") comme Saint-Simon, Auguste Comte, Fourier, (en particulier), Proudhon ont reconnu le rôle essentiel joué par l'amour et ses dérivés, l'amicalité, la fraternité, la solidarité dans la cohésion sociale. Par contre, l'idée de la présence d'une pulsion de mort (pulsion de destruction, pulsion agressive innée) intriquée dans la pulsion de vie ou dans d'autres occasions combattant cette dernière frontalement a été rejetée par certains de ses disciples, Reich principalement et encore aujourd'hui par bien des psychanalystes. H. Marcuse a essayé de lui redonner vie en disant que cette pulsion de mort n'était pas une pulsion éternelle mais qu'elle était la conséquence même du développement du capitalisme le plus sauvage qui visait moins au développement des forces productives qu'au saccage de la planète.

Il ne peut être question dans ce texte bref de fournir une argumentation raisonnée qui nous a amené depuis notre texte sur la "notion de pouvoir" (1967) à adopter cette hypothèse qui permet de rendre compte de bien de processus individuels et sociaux. Nous dirons simplement aux personnes qui ne se fient pas à cette hypothèse qu'ils doivent quand même relever que, depuis la nuit des temps, la violence, le meurtre, la torture raffinée, la guerre, le génocide de populations entières, le désir de faire le mal ont été évoqués et soulignés par tous les historiens et ce dans tous les pays et même dans des peuples archaïques que certains ethnologues ont voulu présenter de manière un peu idyllique, gommant l'aspect agonistique de ces sociétés. Aussi, même si on n'y croit pas, on doit admettre (comme d'ailleurs toutes les religions et toutes les idéologies, les plus diverses, l'ont fait) que le mal (c'est-à-dire la volonté

¹ Professeur émérite de sociologie, université Paris 7 - Denis Diderot.

de détruire le sens de la vie) est partout, qu'il se nomme le diable pour les chrétiens et le capitalisme destructeur pour les marxistes. Aussi, nous semble-t-il plus économique et plus pertinent de donner droit de cité à cette hypothèse plutôt que de la récuser.

Si on examine de près l'œuvre freudienne on doit constater que Freud lui-même n'a pas toujours été clair sur la question. En reprenant cette hypothèse dans notre livre *De la horde d l'État* (1983) et également dans des textes plus récents où nous avons affiné notre investigation, nous pouvons distinguer (ce que Freud ne fait pas et tout en restant fidèle à l'inspiration freudienne) sept aspects différents de la pulsion de destruction.

Il existe chez tout individu une pulsion agressive innée qui contrecarre le développement de la civilisation qui a pour base les sentiments positifs (la reconnaissance d'autrui), également le travail en commun pour lutter contre la rareté et l'établissement de lois et de règles morales. Cette idée était déjà au fondement de l'œuvre de Hobbes auquel Freud emprunte son fameux "homo homini lupus". Cet aspect de la pulsion de mort est le plus contesté par ses détracteurs.

Il y a, dans toute espèce vivante et dans l'individu une pulsion à l'autodestruction sous la modalité de la compulsion à la répétition (qui vise au retour à l'état anorganique de non-vivant. Freud écrit d'ailleurs : "tout ce qui vit retourne à l'état anorganique, meurt pour des raisons internes... la fin vers laquelle tend toute vie est la mort et inversement : le non-vivant est antérieur au vivant") et des conduites addictives menant parfois jusqu'au suicide.

Cette pulsion auto-destructive se transforme très souvent en pulsion allo-destructive vis-à-vis de la nature pour s'en rendre maître. En effet, si transformer la nature permet aux hommes de vivre, elle la modifie souvent profondément en faisant disparaître les espèces animales et végétales.

L'allo-destruction ne se contente pas de la domination de la nature, elle se conjugue avec l'exploitation et l'aliénation des hommes (esclavage, servage, pouvoir capitaliste) et par l'élimination ou la mise à l'écart des dissidents et des marginaux. Sur ce point, la pensée de Freud est très proche de celle de Marx.

Pour que les hommes pensent à transformer la nature et à dominer leurs semblables, il est nécessaire que la force essentielle de création (la libido, l'Éros), autrement dit la sexualité génitale, soit refoulée ou réprimée en la canalisant strictement dans le processus de reproduction de l'espèce (ce à quoi a profondément contribué le christianisme) et dans le processus productif (la passion pour le travail, l'entreprise, l'argent, comme l'a montré, autrement, Max Weber).

Tous ces efforts seraient vains si la pulsion agressive innée maintenait son emprise sur les autres. Aussi, la civilisation va-t-elle proposer des idéaux collectifs, mettre en oeuvre un sur-moi collectif rigide qui installera et développera chez les hommes un sentiment de culpabilité toujours plus fort. Ainsi sera créée une Éthique particulièrement cruelle (qui peut prendre naturellement diverses formes) qui obligera les hommes à se comporter de manière conforme aux exigences de la civilisation.

Ce sur-moi collectif tend à fondre les hommes en une masse dépendante, homogène et à s'identifier les uns aux autres. La montée de l'individualisme n'empêche pas cette massification, au contraire. En faisant croire aux hommes qu'ils sont libres et égaux, il les conduit à vouloir être et avoir ce qu'ont les autres hommes, ce qui renforce le processus de massification. Seul un petit nombre d'individus capables de s'individuer (et non de s'individualiser) sont capables d'échapper à la "masse compacte" (expression d'Ibsen souvent citée par Freud). Freud s'est éteint en 1939. Il se demandait alors si Éros était capable de freiner ou d'empêcher la victoire de Thanatos. Le monde a profondément changé depuis cette date. La deuxième guerre mondiale, la croissance économique des grands pays développés, la crise, la mondialisation, etc, nous ont fait et nous font toujours vivre dans un monde profondément différent de celui que Freud connaissait.

Il faut donc, d'une part, repérer quelques configurations essentielles de notre monde actuel et d'autre part, examiner si les différents aspects de la pulsion de mort (ou encore, les diverses pulsions de mort car de nombreux auteurs évoquent la pluralité des pulsions de mort) n'ont pas été profondément modifiés.

Les transformations sociales

La Seconde Guerre mondiale a été caractérisée par la destruction massive des populations civiles et par les génocides juif et tzigane. Si la première guerre avait été une véritable "boucherie" pour les combattants, la seconde, si elle a conduit à la mort de très nombreux militaires, s'est traduite, elle, par le nombre de victimes civiles innocentes. La conséquence en a été dans le monde entier l'habitude prise par les dirigeants de nombreux pays soit de liquider sommairement un grand nombre de personnes civiles vivant dans des pays considérés comme ennemis (États-Unis au Vietnam, France en Indochine, à Madagascar et en Algérie) soit de procéder à l'élimination de leurs propres nationaux perçus comme hostiles ou sans importance (URSS, Chine, Cambodge, Indonésie, États d'Amérique Latine) ou encore comme appartenant à des groupes ethniques ou religieux différents de celui des hommes au pouvoir (pays d'Afrique, Algérie contemporaine, Irak, etc.). Ainsi, la Seconde Guerre mondiale nous a laissé en héritage la multiplication des meurtres collectifs.

Après les ravages de la guerre, il a fallu reconstruire. Et toutes les nations (en particulier les plus développées) se sont relancées dans l'aventure économique en ayant comme but la croissance économique continue. Du coup, l'économie est devenue progressivement la seule préoccupation de tout le monde, l'argent (le profit) a été érigé en valeur suprême et l'entreprise est passée du stade d'une organisation à celui d'institution c'est-à-dire d'élément essentiel de la régulation globale. Si les différentes crises économiques ont ébranlé divers pays, elles ont renforcé la tendance au combat économique pour permettre la domination de quelques nations, pour maintenir la croissance pour d'autres et pour autoriser la survie pour les dernières.

À l'heure actuelle, il semble que la réussite économique, le profit optimal, fût-ce au détriment de la santé ou de l'emploi des collaborateurs soient acceptées par tous les secteurs de la vie sociale (non seulement l'entreprise, mais l'école, les hôpitaux, etc., partagent les mêmes valeurs compétitives et tendent à se rationaliser).

Cette dynamique économique et cette emprise de l'économie sur des secteurs réputés non marchands (comme l'école, ou l'hôpital, du moins en Europe) n'aurait pas été possible sans le triomphe de l'individu et de la rationalité instrumentale. Triomphe de l'individu, car les entreprises et les autres organisations pour se développer ont eu besoin que chaque personne se sente éminemment responsable, qu'elle soit prête à prendre des risques, qu'elle ait l'esprit d'initiative et qu'elle se dévoue pour l'entreprise en ayant pour elle une véritable passion². Triomphe de la rationalité instrumentale qui fait disparaître la rationalité des fins (Pourquoi on fait quelque chose) au profit de la seule rationalité des moyens (Comment on fait quelque chose) et qui a permis le "boom" technologique dans l'industrie de l'information et de la communication. Ce double triomphe a amené l'émergence de l'individu massifié, continuellement connecté et devant répondre rapidement et de manière adaptée à toutes les sollicitations du monde extérieur.

² Ce point sera repris plus loin. Notons déjà que ceux qui ne sont pas des gagnants se verront éliminés, un jour ou l'autre

L'économie étant devenue prédominante a donné naissance au groupe des grands managers et puis, plus récemment, au pouvoir des grands actionnaires qui sont obsédés par le profit immédiat. D'où l'enrichissement de riches grâce à la spéculation financière et l'appauvrissement des pauvres. Le marché étant devenu, à peu près, le seul régulateur, il était évident que les tendances à la mondialisation, déjà bien amorcées, allaient se renforcer, même si depuis quelque temps, elles sont de plus en plus combattues (Porto Alegre devenant le symbole de la résistance à Davos).

Les divers aspects de la pulsion de mort aujourd'hui

Il nous faut nous demander maintenant si les différents aspects de la pulsion de mort qui ont été relevés sont toujours aussi opérants et s'ils ne s'expriment pas par des modalités différentes.

a) La pulsion agressive innée : même pour ceux qui ne croient pas en l'existence d'une pulsion innée, force est de constater que l'agressivité, la violence sous toutes ses formes (multiplication des guerres en Proche et Moyen-Orient, en Afrique ; des massacres collectifs (Rwanda), du terrorisme, des meurtres individuels, des actes délictueux, de ce qu'on appelle la violence ordinaire) est en train de croître dans tous les pays, même les plus sûrs comme le Japon. On n'assiste pas seulement à de la violence directe mais à ce que nous avons appelé "la violence subtile", celle-ci dans les organisations, en particulier. En effet, le monde devient de plus en plus compétitif et il y a de moins en moins de place pour les gens qui ne peuvent pas s'adapter aux formes modernes du travail et pour tous ceux dont les performances (même si elles sont de haute qualité) n'apparaissent pas suffisantes aux yeux de leurs chefs ou n'apparaissent plus utiles au moment des fusions et des acquisitions d'entreprises.

La "lutte des places" suivant l'expression de V. de Gaulejac fait rage car plus personne n'a la certitude de conserver sa place et de plus en plus de monde peuvent être rejetés de leurs organisations même si les individus ont montré fidélité et loyauté à l'entreprise. Ils risquent alors de devenir ce que R. Castel nomme des "désaffiliés sociaux" ou des "inutiles sociaux".

Ceux qui peuvent trouver leur place dans l'organisation doivent continuellement s'accrocher, montrer leur excellence à chaque moment (ce qui est une véritable épreuve), gérer le stress auquel ils sont soumis car ils savent que leur moindre faute sera sanctionnée, se méfier de leurs collaborateurs et de leurs subordonnés qui guettent la place qu'ils pourraient abandonner. On sait, de plus, au moins dans les entreprises françaises (mais il serait étonnant qu'il n'en soit pas de même dans d'autres pays) que si le harcèlement sexuel est assez fréquent, le "harcèlement moral" (M. F. Hirigoyen) a pris de telles proportions qu'une loi, pour le réfréner, a été votée par le Parlement. Et même, lorsqu'il n'y a pas de volonté sadique de la part des chefs, on constate que la "culture de l'urgence" (N. Aubert), que l'augmentation des cadences consécutives à l'adoption de nouvelles technologies et à la recherche de la qualité, de la gestion à flux tendus, la nécessité du "zéro faute" entraîne des ulcères, des dépressions, des affections musculo-squelettiques. Enfin, pour que l'organisation fonctionne comme un tout, chacun est contraint de refouler ses désirs, ses critiques, ses sentiments, d'apparaître toujours à son meilleur niveau, c'est-à-dire d'accepter le retournement de sa pulsion agressive sur lui-même et de se situer dans une position masochiste, qui se révèle comme fonctionnelle pour l'organisation. Et même si celle-ci essaye de ne pas mettre en œuvre des forces perverses, on peut remarquer que les hommes, craignant toujours d'être dépassés, licenciés, placardisés se mettent spontanément à faire plus que leur travail et s'auto-répriment.

Plus dans la société et dans l'organisation on tend à dire que l'homme est l'élément essentiel de l'organisation, plus en réalité il est rabaisé, obligé de se soumettre volontairement à moins d'être renvoyé ou liquidé physiquement. Le désir de mettre à mort

psychiquement ou physiquement les hommes n'a fait que croître dans nos sociétés. C'était Staline qui avait écrit que "l'homme était le capital le plus précieux". On ne connaît que trop bien ce qu'il a fait des hommes réels.

b) La compulsion à la répétition est moindre dans les sociétés contemporaines qui tentent de se libérer de l'emprise de la bureaucratie qui donnait une large place à cette compulsion et qui transformait bien des membres de l'organisation en des sortes de morts-vivants incapables d'éprouver des sentiments et de prendre des initiatives. En effet, les sociétés et les organisations actuelles exigent la flexibilité, l'agilité, l'adaptation continue et donc la capacité au changement. Pourtant, dans un certain nombre de cas, les individus ont de la difficulté à faire face à leurs responsabilités grandissantes, ressentent de la fatigue à être eux-mêmes (A. Ehrenberg) et à affronter la solitude et le risque. D'où l'augmentation des dépressions qui empêchent les individus de se sentir vivants et les amènent parfois à répéter des actes catastrophiques et une montée non-négligeable des suicides.

Par contre, on assiste à la croissance incontestable dans tous les pays des conduites addictives malgré toutes les campagnes de prévention. La consommation de drogues de toutes sortes, d'alcool, de tabac, d'excitants et de tranquillisants est en nette augmentation. Il semble bien que, dans des sociétés et dans des organisations où chacun est condamné à demeurer constamment excellent, il soit difficile de le faire sans adjuvant pour tenir le coup. Quant aux personnes, plus ou moins marginalisées ou rejetées par la société, elles utilisent ces diverses "potions" pour oublier leur sort, pour pouvoir rêver quand elles ne les emploient pas pour se détruire systématiquement à petit feu. Les études menées aussi bien en France, aux USA qu'au Mexique ou au Brésil, vont dans ce sens. On peut constater souvent une fascination de la mort qui n'apparaît plus comme inquiétante. D'autres conduites addictives qui semblent apparemment plus régies par le principe de plaisir et la pulsion de vie que par la pulsion d'auto-destruction comme la sexualité débridée et le sport de haut niveau aboutissant souvent aux mêmes résultats. Les conduites addictives, elles aussi, entraînent la montée des dépressions et des suicides.

c) La destruction de la nature (divers types de pollution, aménagement sauvage urbain, industrialisation sans sécurité, déforestation systématique ou remembrement mal fait augmentant les effets des crues de fleuve, production de gaz entraînant l'effet de serre) a pris un tel essor qu'elle a fini par inquiéter les populations. D'où le succès depuis une vingtaine d'années des mouvements écologiques qui tentent de montrer que le sort des humains est lié à celui de la planète. Aussi, les gouvernants, les grandes multinationales, les organisations sont obligés de tenir compte des répercussions écologiques de leurs décisions. La conférence de Rio, le protocole de Kyoto sont le résultat de ces nouvelles préoccupations. Certes, les décisions favorables à l'environnement sont rares, les gouvernements et les grandes entreprises ne sont guère pressés de prendre les décisions nécessaires et continuent à être préoccupés par le profit à court terme. Mais la pression des populations augmentera dans les années à venir et il est vraisemblable que la protection de la planète obligera les dirigeants à prendre des décisions favorables à un développement durable et maîtrisé.

L'exploitation et l'aliénation s'expriment dans une violence subtile (et parfois une violence réelle comme nous le verrons plus loin), bien que très forte, dans toutes les organisations et en particulier dans les entreprises. Ce point étant fondamental, nous le traiterons plus longuement que les autres.

Les entreprises modernes qui, à l'heure actuelle, ont exporté leurs modes de fonctionnement dans les autres organisations et dans la société tout entière sont saisies par l'imaginaire de la performance et de l'excellence. Elles sont devenues des entreprises stratégiques.

À partir du moment où, depuis la première crise pétrolière, les dirigeants (et d'ailleurs également les autres composants de l'organisation) prennent conscience qu'il n'est plus possible d'avoir une vision à long terme permettant une appréhension totale du monde, ils vont avoir pour ambition de créer des modèles évolutifs de fonctionnement qui devront tenir compte des circonstances et des conduites des partenaires et des adversaires. À la programmation à long terme, à la rationalité illimitée (caractéristique de la période technocratique allant de 1945 à 1970 environ) vont se substituer la stratégie et la rationalité irriguées par la passion. Ce qu'il est important de souligner c'est que la capacité stratégique n'est plus réservée, comme dans la technocratie, à une élite disposant d'un savoir exceptionnel, elle est au contraire dévolue à "n'importe qui". Tous stratèges, tous vainqueurs, tous "battants", tous "tueurs cools" et ceci dans toutes les organisations.

Pour favoriser l'émergence de conduites performantes, les dirigeants vont alors :

- faire en sorte que les individus s'attachent à l'organisation et la renforcent en construisant un imaginaire social leurrant et une maladie de l'idéalité. Imaginaire leurrant en tant que l'organisation tente de prendre les sujets au piège de leurs désirs d'affirmation narcissique en se faisant fort de pouvoir y répondre, en tant également que l'entreprise va les assurer de ses capacités à les protéger de la possibilité de la brisure de leur identité. Maladie de l'idéalité en tant qu'elle demande aux individus non seulement de l'idéaliser et de s'identifier à elle mais de lui apporter leur amour et leur dévotion. En conséquence, les valeurs et les normes de l'entreprise seront incorporées par les individus (l'incorporation étant un mécanisme empêchant l'individuation du sujet, autrement dit, la constitution d'un être autonome et autoréférentiel) ;
- faire taire la possibilité chez les sujets d'une vie intérieure. Les hommes de l'organisation oublieront alors la complexité de leur psychisme. Ils ne prendront pas conscience que leur Soi n'est qu'un rassemblement partiel et temporaire d'un puzzle toujours susceptible de se désintégrer. Ils feront montre d'une personnalité à "faux self" (Winnicott) ou "as if" (H. Deutsch) en adoptant des comportements adaptés aux circonstances. L'organisation en voulant établir son emprise sur l'inconscient empêche, en fait, les individus d'être eux-mêmes. Ils seront donc aliénés même s'ils ne le perçoivent pas ;

- mettre en place un processus de psychologisation des problèmes. Dans un univers où l'individu est placé au centre, la réussite, comme l'échec, n'est jamais imputé à la structure de l'organisation, mais à l'aptitude de l'individu qui doit, à chaque moment, surmonter les épreuves nouvelles auxquelles il doit faire face ;

- incruste en chaque individu l'idée que "le premier venu" peut être un gagnant, un héros créatif. En fait, chacun doit être créatif mais de la même manière que les autres. L'injonction paradoxale : "Vous devez être vous-même" devient un système de gouvernement. Nous savons que l'injonction paradoxale est le moyen de direction le plus subtil puisqu'il empêche les personnes de se détacher du discours entendu. L'organisation parvient ainsi à ses fins : créer des individus hétéronomes, c'est-à-dire extrêmement dépendants des idéaux de l'entreprise et quelque peu infantilisés. C'est donc à une certaine destruction de l'individu adulte, se définissant par lui-même que l'on assiste.

Cette violence subtile (car elle n'est, souvent, pas perçue), cette aliénation qui fait que les individus vont s'auto-exploiter et réprimer leur personnalité pour la plus grande gloire de l'organisation si elle est la plus fréquente, n'est pas la seule. La violence directe s'exprime souvent par la mise au placard, par les licenciements, par le stress constant (gestion par le stress) et de plus en plus de dirigeants ont une vision cynique de leurs fonctions. Quand ils ne peuvent capter l'inconscient et l'affectivité de leurs collaborateurs ou quand leurs intérêts les y conduisent, ils se débarrasseront de leurs hommes sans éprouver "d'états d'âme".

e) La répression sexuelle était extrêmement forte au début du XXe siècle. En témoignent les grandes hystériques de Charcot et les premières patientes de Freud. Elle a

diminué tout au cours du siècle. À partir des années 1970 on n'a plus parlé de répression mais au contraire de libération sexuelle. De nos jours non seulement l'érotisme est facilement admis, mais la sexualité s'étale dans tous les journaux, les livres et les revues pornographiques se multiplient et les films "hard" sont nombreux. Même dans les films de consommation courante, les relations sexuelles sont présentées directement au public.

Il semblerait donc que cet aspect important de la pulsion de mort (Freud ne disait-il pas que le refoulement et la répression sexuelle faisaient vivre les gens dans "un état d'involution" et constituaient une blessure essentielle (une castration) pour l'être humain), soit moins apparent. Nous ne le pensons pas pour deux raisons.

À force de parler et de faire voir la sexualité, à force de prôner la sexualité libre, celle-ci finit, comme l'avait montré H. Marcuse, par être soumise au "principe de rendement". La jouissance ne devient plus un plaisir mais une obligation. Un homme, ayant des "pannes" (souffrant d'insuffisance ou d'impuissance sexuelle) est vu comme un incapable et se fait rejeter. Une femme, qui ne collectionne pas les amants, apparaît comme n'ayant aucune attirance et est considérée comme (nous nous excusons de la trivialité du terme) une "mal baisée". Il devient interdit de sublimer. La pulsion sexuelle doit s'exprimer directement. On peut donc se demander si, par une ruse fréquente de l'histoire, la soi-disant libération sexuelle ne deviendrait pas "la contrainte à la jouissance" dont parlait le marquis de Sade et ne serait pas une amputation de l'aptitude à penser et à rêver.

De toutes manières, nous connaissons la loi sociologique selon laquelle plus on parle et plus on écrit sur la sexualité, moins on la pratique. Effectivement, on la pratique peu car l'homme (et la femme) doit mettre sa libido (toute son énergie vitale) au service du processus productif, s'il veut conserver son travail et son statut. Nous avons pu constater que de très nombreux dirigeants d'entreprise et d'hommes politiques (et naturellement des sportifs) avaient dû restreindre leur vie sexuelle, pour être à même d'accomplir leur tâche au mieux.

Les civilisations de type capitaliste ont toujours considéré que la sexualité libre (non contrainte par le mariage ou l'obligation de jouissance) était un danger pour la civilisation. C'est pour cela que la télévision montre plus facilement le meurtre (que l'on peut condamner) que le plaisir sexuel (que l'on peut imiter).

f) La civilisation occidentale, dans ses institutions et ses organisations, s'est fondée sur le sentiment de culpabilité (culpabilité sexuelle, culpabilité à ne pas remplir sa mission ou sa vocation au travail comme l'avait bien souligné Weber). Ce sentiment de péché, cette culpabilité a, de tout temps, été un élément moteur des entreprises, les valeurs de l'entreprise formant le sur-moi collectif de l'ensemble des collaborateurs et la culpabilité exprimant l'angoisse devant le sur-moi. Depuis une période plus récente, le sentiment de honte est venu relayer le sentiment de culpabilité. En effet, la honte exprime l'angoisse devant l'idéal du moi (et nous avons vu que les entreprises développaient une maladie de l'idéalité chez leurs collaborateurs). L'idéal de tout homme étant confondu avec l'idéal de l'organisation (maintenant que la conception stratégique est devenue prépondérante dans la société comme dans l'organisation) autrement dit, avec la performance et l'excellence, chaque individu doit éprouver de la honte lorsqu'il ne se montre pas, de façon visible, à la hauteur de cet idéal. Si l'organisation arrive à provoquer chez ses membres à la fois un sentiment de culpabilité et un sentiment de honte, elle a à sa disposition des individus prêts à se dévouer à l'organisation. Si la société y parvient également, les pauvres, les exclus se sentiront coupables et auront honte de leur pauvreté ou de leur exclusion, s'en sentiront directement responsables et n'auront plus ni la force ni le désir de se révolter. À la limite ils voleront ou ils manifesteront une violence réactive pour avoir, comme les autres, des vêtements de marque. Mais ils seront incapables de comprendre la violence sociale qu'ils subissent et d'entreprendre des actions collectives pour remédier à cet état de fait.

g) Cette culpabilité et cette honte de ne pas réussir ou de ne pas posséder ce que les autres possèdent (et d'être placé ainsi à la périphérie de la vie sociale) amènent les individus (qui sont de moins en moins des acteurs ou des sujets sociaux) à devenir de plus en plus semblables les uns aux autres. Ils ne se distinguent plus guère que par les marques de vêtement qu'ils portent, le type de voiture qu'ils possèdent, la ville où ils résident. Ils ont, la plupart la même conception du bonheur. Ils deviennent de plus en plus conformes. Plus de transgression comme dans les années post-soixante-huit. Seulement des perversions sans intérêt. Le monde dans lequel évoluent les personnes est touché par "l'insignifiance" (Castoriadis) au double sens du terme : manque de sens, intérêt quasiment nul. Les personnes se passionnent (quand elles le font) pour les sports, les soi-disant "reality-shows", pour la vie privée de leurs stars ou des individus quelconques qui retombent dans l'anonymat aussi vite qu'ils en seront sortis (comme l'avait prévu Andy Warhol). L'individu est de plus en plus massifié, il refoule ses pensées inconscientes, il s'évite lui-même, il n'a plus avec les autres que des stratégies relationnelles. Il s'autodétruit lentement et avec le sourire (ou le rire, omniprésent à la télévision) et il contribue à l'effritement du lien social. La société comme l'homme disparaissent à l'horizon submergés par la médiocrité.

Le diagnostic proposé est sévère et sans doute l'est-il trop. Mais nous préférons forcer le trait pour que les individus se ressaisissent et veuillent redevenir des sujets sociaux. On peut percevoir, en effet, des éléments, encore discrets, qui manifestent le retour sur la scène sociale de la pulsion de vie. Notons-les simplement.

La tendance à la mondialisation, au néolibéralisme triomphant, à l'homogénéisation du monde (on n'oubliera pas qu'un monde homogénéisé est un monde entropique, soumis à la seule pulsion de mort) préparée dans les réunions régulières de Davos, par celles de Seattle, de Québec est de plus en plus contesté et un contre-mouvement se met en oeuvre à partir de Porto Alegre. La défense de la planète, des petits producteurs, des aliments biologiques (contre les OGM), la lutte contre les trusts pétroliers ou pharmaceutiques sont entrepris par de grandes parties des populations souvent aidées par certains pays.

La lutte des classes, encore timide, reprend de la vigueur. Les salariés se manifestent à nouveau pour combattre les plans sociaux et la toute-puissance des actionnaires et des possesseurs de plans de pension.

Dans les entreprises, les cadres commencent à douter du management stratégique et des discours, voulant entraîner l'adhésion, de la direction et commencent à développer des stratégies individuelles, pendant que les autres travailleurs s'organisent collectivement.

Les acteurs sociaux sont nombreux à être à nouveau préoccupés par l'Éthique et le Politique (l'intervention dans la vie de la cité). L'héritage historique "usé par le capitalisme : l'honnêteté, l'intégrité, la responsabilité, le soin au travail, les égards dus aux autres" (Castoriadis) commence à être défendu et revendiqué. Même un certain nombre de dirigeants d'entreprises se préoccupent de leur responsabilité à l'égard de la société et se disent avoir une mission sociale.

Beaucoup de jeunes essaient d'échapper aux conduites addictives et par le théâtre, la musique, le sport bien conduit (sans drogue) à tenter de redonner du sens à leur vie.

Les auteurs des crimes collectifs sont poursuivis devant les tribunaux internationaux.

La famille redevient une valeur sociale même si la définition de la famille a profondément changé.

Tous ces signes, encore épars et insuffisamment nombreux, montrent que "le pire n'est pas toujours sûr" et que bien souvent lorsque la société et l'individu sont au bord de l'abîme, ils savent réagir à temps, car ils prennent conscience de la possibilité de leur anéantissement. Ils se montrent alors capables d'instaurer un monde et des relations sociales qui leur semblaient utopiques peu de temps auparavant. L'avenir n'est pas joué même si les pistes de dégageement sont encore incertaines et les résultats demeurent quelque peu fragiles.

Bibliographie

- AUBERT N., *Le culte de l'urgence*, Flammarion, 2003.
- CASTEL R., *Les métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995.
- CASTORIADIS C., *La montée de l'insignifiance*, Seuil, 1991.
- EHRENBERG A., *La fatigue d'être soi*, Fayard, 1998.
- ENRIQUEZ E., "La notion de pouvoir" repris dans les *Figures du Maître*, 1967.
- ENRIQUEZ E., *De la horde à l'État*, Gallimard, 1983.
- FREUD S., "Au-delà du principe de plaisir" (1930) in *Essai de psychanalyse*, Payot, 1981.
- FREUD S., *Malaise dans la culture* (1930), Puf, 1971.
- GAULEJAC V. DE & TABOADA-LÉONERN I., *La lutte des places*, Desclée de Brouwer, 1994.
- HIRIGOYEN M.-E., *Le harcèlement moral*, Pocket, 1998.
- Weber M., *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1905), agora, 2001.